

SARA CONTI EST GRANDE ET LE DES- SIN EST SON PRO- PHÈTE

MIGRER # ART ARTISTE



Selfie octobre 2018 © Sara Conti

CARTE BLANCHE - PORTRAIT

À Saint-Ghislain vit Sara Conti, créatrice hors pair. Son médium : le dessin. Son propos : comment je vois la vie. Son style : très personnel, entre graphisme coloré, découpage et ligne

claire. Ses lieux d'action : l'affichage public, la galerie d'art, le livre illustré. L'imagination, ici, est au pouvoir, débordante, corrélée à la réalité souvent la plus quotidienne qui soit.



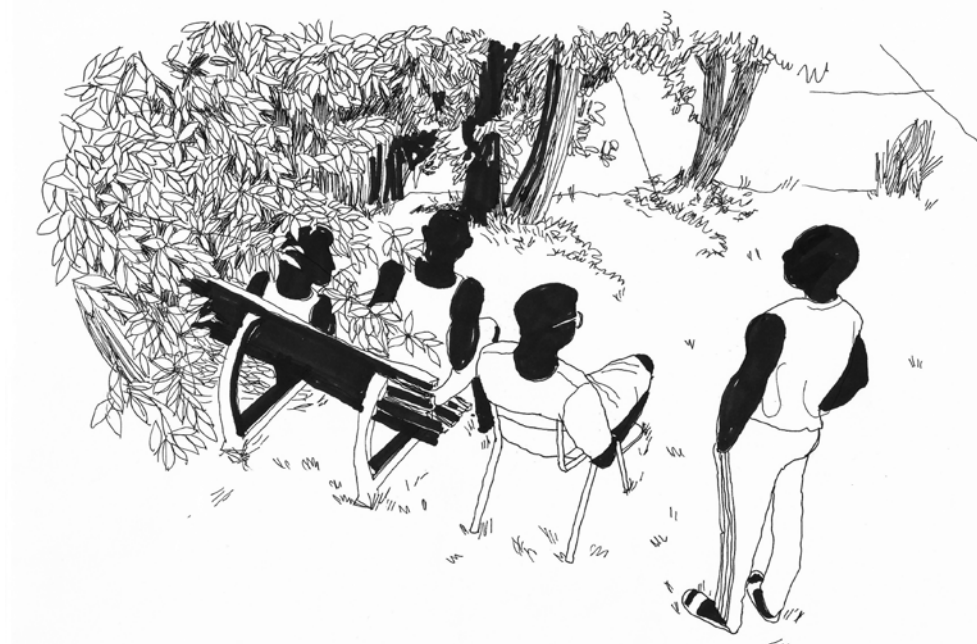
Out of water» - Collage papier sur mur - Bredene(B) - 2014 ©Sara Conti

Autant le reconnaître d'emblée : le propos qui suit ne sera pas académique. La principale raison en est l'amitié. J'ai rencontré Sara Conti voici une dizaine d'années. Je travaillais alors, dans la foulée de mon livre *Un Art contextuel*, sur les expressions artistiques se donnant cours dans l'espace public, à même la rue et la ville. En menant mes recherches, j'étais tombé sur de curieux collages urbains blasonnant les murs d'immeubles, parfois très en hauteur et toujours visibles, où étaient représentés de façon stylisée des corps humains élémentaires, le plus souvent féminins. Les figures qu'exhibaient ces collages, en forme d'amande, comme des mandorles à peine historiées, étaient le plus souvent ornées d'attributs désignant tantôt la chevelure, les seins ou le sexe, ceux des femmes. Déclaration féministe que celle-ci ? Peut-être. Mais dans quelle intention ? Bien des artistes, de façon déclarée, cultivent l'art de l'allusion voire du mystère. Je décidais d'enquêter.

Le corps humain métamorphosé, offert à tout yeux

Artiste belge d'origine italienne, un temps chanteuse dans une formation de rock (curieux détours du destin, en lequel elle préfère croire), Sara Conti s'est d'abord fait connaître par ses collages urbains, distribués, on va le voir, de façon métronomique. Titanesque travail esthétique que celui qui va l'occuper plus de dix années durant, jusqu'à une date récente. L'artiste, méticuleusement, prépare en atelier, réalisés au

dessin vectoriel puis découpés avec soin, plusieurs centaines de collages-papier, qu'elle affiche chaque semaine avec une régularité sans défaut, souvent le dimanche matin. Les lieux choisis où s'exhibent ces affiches d'un genre sibyllin sont d'abord Saint-Ghislain et ses alentours avant que les collages essaient au loin, à Charleroi, à Bruxelles, à Douai et autre part en France. Les surfaces qu'affectionne particulièrement Sara Conti sont celles des friches industrielles, murs abandonnés et autres reliques d'une économie ayant changé son fusil d'épaule et décampé. La forme fétiche qui anime chaque dessin est celle, récurrente, obsessionnelle, de la matriochka, cette poupée russe enceinte d'autres poupées russes, en cascade. Une matriochka qui, une fois customisée par Sara Conti, n'est jamais la même et peut revêtir des attributs d'époque, sataniques ou sacrés, diversement. Le corps, ici, est incessamment la proie de métamorphoses bizarres. Des végétaux sortent de la chair, une peau se scarifie, la conformation humaine devient animale, la figure se fait de temps à autre carnavalesque, symbolique, fantasque, girly..., tandis que l'artiste exploite avec intensité le recueil des métaphores de l'humanité incertaine, jamais sûre de ses choix, de ses désirs, de ses penchants. Réunis à présent dans un livre qui en est comme la Bible, la reproduction de ces centaines de collages urbains « matrioshkesques » donne la mesure du labeur fourni mais, plus encore, forme le recueil d'une œuvre majeure à la richesse graphique



« I wish u well » - Feutre à encre pigmentée sur papier - 21cm x 29,7cm - 2018 © Sara Conti - Tiré de « I wish u well » - 14,8cm x 21cm - 2018 - 3 exemplaires

professionnelle. Un univers en soi, incomparable, inimité, l'équivalent d'un chef-d'œuvre, pas moins.

La vie est un dessin, mon dessin

Dessiner, encore et encore. Avec l'ordinateur souvent, mais de plus en plus avec la main, à mesure que le temps avance. Quels sont les thèmes élus de l'artiste ? Avant tout, on l'a dit, sa propre vie. Sara Conti est italienne ? Elle s'empare du mythe de Rémus et Romulus, les fondateurs de l'*Urbs*, la Ville éternelle, et en donne une libre illustration graphique très saillante où les corps un peu arrondis de nos contemporains ont remplacé la configuration charnelle musculeuse et athlétique des anciens. Un été, la chaleur devenant insupportable, elle se dessine nue, sans fioriture, sans excès non plus, à partir de selfies réalisés avec son smartphone. *Canicule*, le court portfolio qui émane de cette expérience vitale simple et commune, montre à l'envi que Sara Conti aime aller droit à l'essentiel : le trait est le paramètre qui mètre le corps, pas question de le mettre au service d'une exagération de soi où l'artiste, pourtant joliment proportionnée, se présenterait en gloire à nos yeux de spectateurs comme la Vénus de Botticelli. Priorité, dans ce cas, au réalisme. Ces « autoportraits de canicule », comme les nomme l'artiste, avouent un regard sur soi moins illuminé ou trompeur que précis, sinon réconcilié avec leur objet - *je suis donc ce corps*. Ce réalisme, on le retrouverait si besoin était, avec une puissante vivacité, dans un autre portfolio

de l'artiste, *I Wish U Well*. Fin juillet 2018, j'ai eu la chance, grâce à une mission Mus-e Belgium, de passer du temps au Centre d'Accueil de la Croix-Rouge d'Ans-Rocourt. Avec mon téléphone, j'ai récolté photographiquement les choses qui m'ont marqué, les personnes que j'ai rencontrées. J'en ai alors réalisé dix dessins rassemblés dans le petit livre « I wish u well ». Que voit-on ?

**Des personnes
d'origine immigrée,
dans leur centre
d'accueil, attendent
que le temps passe,
des jeunes femmes
sourient à l'artiste,
deux sympathiques
jeunes adultes mâles
montrent avec fierté
leurs tatouages...**

La vie des humbles ? Disons, l'humanité, plus sobrement, dont l'artiste rend ici un des moments au moyen d'un dessin une fois encore précis et sans bavardage, d'où l'émotion n'est jamais absente. L'effet, sans nul doute, de l'attention et du respect que Sara Conti ne manque pas de témoigner à ses modèles d'un moment, des oiseaux de passage que l'existence n'a pas gâtés mais qu'elle saisit en dignité, toujours et invariablement.

Jusqu'au bout de ce que permet le graphé

Une artiste de la vie humaine, Sara Conti ? Une artiste pour laquelle la vie selon toutes ses inflexions peut donner lieu à dessin ? Sans aucun doute. Quand bien même elle-même ou l'humain réel ne feraient plus partie du projet créatif. Il en va ainsi dans cette récente série de dessins d'arbres et d'épaisses forêts méticuleusement tracés au feutre noir par l'artiste, et d'où toute présence humaine a disparu. Quel sens donner à ces images « anthropofuges », à ces représentations où, pour reprendre la fameuse formule de Charles Baudelaire chroniquant le Salon de 1859, voici venu le temps de « l'univers sans l'homme » ? Pulsions écologiques, peut-être. Ou lassitude momentanée du monde sur-habité où nous nous mouvons. À moins qu'il ne s'agisse-là de l'effet d'une fascination, ou d'un hommage à la nature, à ses formes prolixes, à sa générosité matérialiste. Tout cela ensemble, qui sait ? Que signifie le dessin, colorié ou non, pour Sara Conti ? Comme la phrase pour l'écrivain ou le proverbe pour le fabuliste, il est ce vecteur sur lequel viennent reposer tout à la fois la sensibilité de l'artiste, sa conscience du monde qui va et sa manière de l'enfermer dans un tracé, une ligne qui s'allonge, se tord et se déplie. Qu'est-ce que la réalité ? Une donnée perçue. Comment en restituer l'essence ? En l'inscrivant dans un jeu de lignes rigoureux ou fantasque, diversement, selon que l'artiste rêve le réel ou en donne une figuration contextuelle. Le dessin, pour Sara Conti, est l'arme absolue de la restitution existentielle. Inutile de se perdre en formules et en formes compliquées, il faut aller à l'essentiel. Ce qui veut dire ligne claire, esprit de synthèse et toujours, toujours, cette règle cardinale : un fait et une idée par dessin, jamais plus. Dessiner est une ponctuation - de l'espace, du temps où l'on vit - et la somme des instants vécus et représentés, rien moins, elle, une succession de dessins. La somme, aussi, des instants inventés.

Vivre n'est pas qu'accompagner le décours du temps, c'est aussi se donner, parfois, à l'invention. Invention de soi, soit, mais encore mise à profit, pour soi, des inventions d'autrui.

Un jour de 2018, Sara Conti, que je vois, à Paris, à la Colonie (ce lieu de rencontres créé judicieusement par un autre artiste, Kader Attia), m'apporte ce qui est un cadeau inespéré. L'artiste, des mois durant, a mis en images *Belly le Ventre*, un roman picaresque que j'ai publié une année plus tôt à La Mulette, à Bruxelles, grâce au soutien de l'éditeur et écrivain bruxellois Bruno Wajskop. Des centaines de dessins tous inédits, témoignage d'une capacité imaginaire puissante, m'offrent un point de vue inouï sur ma propre création, à grands renforts de graphes cumulant Histoire, références cinématographiques et culture propre de Sara Conti. Un autre chef-d'œuvre.

Paul Ardenne est écrivain et historien de l'art. Il est notamment l'auteur de *Art, l'âge contemporain* (1997), *Art, le présent* (2009) et *Un Art écologique, création plasticienne et anthropocène* (2018).



Belly le Ventre, un roman de Paul Ardenne, dessiné par Sara Conti - 509 pages, 234 dessins - 16cm x 23cm - 10 exemplaires - 2018 ©Sara Conti



Belly le Ventre, un roman de Paul Ardenne, dessiné par Sara Conti - 509 pages, 234 dessins - 16cm x 23cm - 10 exemplaires - 2018 ©Sara Conti